

Jean DUVIGNAUD. — CHEBIKA, Etude sociologique, Mutations dans un village du Maghreb, NRF, Gallimard, Paris, 1968, 360 p.

L'auteur de cet ouvrage, qui a passé de nombreuses années comme professeur à Tunis, nous livre dès l'abord ses intentions : « reconstituer l'existence collective et individuelle d'un village du Sud tunisien » et surtout « former à l'enquête sur le terrain des étudiants de sociologie jusque là plus soucieux de verbalisme et d'idéologie que d'analyse concrète », (p. 11) Mais Duvignaud se montre plus ambitieux encore, puisqu'il déclare : « Je cherchais un lieu propre à percevoir microscopiquement la réalité vivante du changement social — afin de comprendre les mutations du « tiers monde » autant que les variations qui ont façonné le passé de notre civilisation », ambition infiniment plus hardie que la première, pourtant déjà assez difficile à réussir avec des jeunes citadins sans expérience du terrain. Nous jugerons donc l'ouvrage d'après ces intentions avouées de l'auteur plutôt que de partir des critères souvent subjectifs qui sont trop souvent ceux des critiques bibliographiques.

Le livre est centré tantôt sur des études de personnes — Noua, la vieille accoucheuse, Mohammed, son mari — tantôt sur divers aspects de la vie sociale, (le cercle de l'ancestralité, le cercle du travail, le cercle de la famille et de la femme) sans oublier la recherche qui tentent de situer le rôle du tombeau de Sidi Soltane, pôle d'attraction religieux, et, en fin d'ouvrage, « l'évènement de la carrière » qui illustre la prise de conscience de leurs possibilités d'action de gens qui jusqu'alors subissaient plutôt leur sort.

Disons d'emblée que l'ouvrage relève autant de l'ethnographie que de la microsociologie, (terme à la mode mais qui ne signifie pas grand chose tant qu'on ne l'a pas défini strictement). « Nous avons cherché d'abord, écrit l'auteur, à obtenir le plus grand nombre de renseignements sur tous les aspects de la vie quotidienne et cela en répétant les observations durant 4 années, en notant minutieusement tout ce qui pouvait être constaté ou repérable sur d'innombrables fiches et carnets. La somme de ces multiples indications a nourri la reconstruction que nous avons esquissée », (p. 13).

C'est sans doute de là que découlent une des plus grandes faiblesses du livre : la description est parfois méticuleuse au point de tomber dans l'ennui, de lasser le lecteur. On sent derrière trop de pages le jeune étudiant consciencieux, sans aucune connaissance des méthodes ethnographiques et qui note tout ce qu'il voit, sans discrimination. Pis encore, ce sont 2-3 générations d'étudiants qui se sont succédées, et

l'ouvrage s'en ressent également : il est composé en grande partie d'une masse de détails, mais sans unité, sans suite dynamique et surtout — lacune inadmissible pour quelqu'un qui prétendait à la compréhension des mutations du tiers monde et d'un village maghrébin, (comme s'il était même concevable de comprendre l'infinie complexité du premier par le moyen de la relative simplicité du deuxième) — l'ouvrage manque totalement d'une trame théorique.

L'auteur se réfère dans sa préface à des études maintenant classiques comme le fameux « soleil Hopi », cette étonnante autobiographie de l'Indien Nord-Américain Don Talayesva ou encore aux « Enfants de Sanchez », du sociologue américain O. Lewis. Et sans doute cherche-t-il à situer son ouvrage dans la lignée de ce type d'étude. Mais Soleil Hopi, ouvrage d'une verve souvent rabelaisienne, possède une unité interne qui découle de son élément autobiographique. Les Enfants de Sanchez — étude réellement microsociologique qui débouche sur des perspectives macrosociologiques fructueuses, (cf. la maintenant classique théorie de la culture du paupérisme de Lewis) — cet ouvrage tient son unité et sa vie du fait qu'il est la transcription vivante d'une famille qu'on laisse parler, (plutôt que d'énervier leurs interlocuteurs par des questions malhabiles comme l'on souvent fait les étudiants de Duvignaud). Ajoutons que Lewis est un homme très compétent dans une technique qu'il a poussée au niveau d'un art, ce qu'on ne peut malheureusement pas dire de la jeune équipe d'étudiants novices qui ont rassemblé le matériel de « Chebika ».

Lacunes de méthode graves donc, manque d'effort de synthèse sur le plan théorique, (les quelques remarques finales sur la participation ne peuvent prétendre à ce titre), ce sont là des manquements sérieux pour quelqu'un dont l'intention avouée est de comprendre et non pas seulement de décrire. Sans demander à l'auteur de s'élever au niveau de ce *magnum opus* de la théorie du développement que constitue l'ouvrage magistral d'Everett Hagen, (*On the theory of social change*) — tel n'était d'ailleurs pas son intention — le lecteur reste constamment sur sa faim. Mais Les faiblesses de l'étude résidaient dans la contradiction des intentions et de la méthode.

Ce n'est pas dire que l'ouvrage reste la banale description de la vie quotidienne d'un village oublié du Sud tunisien, loin de là. L'auteur soulève à plusieurs endroits des problèmes fondamentaux pour une meilleure compréhension du processus d'acculturation et de développement — et ce sont là certainement les passages qui intéresseront le plus les spécialistes. Malheureusement, il ne creuse pas ses intuitions. Par exemple, aux pages 118-119, l'auteur, parlant du mariage, constate en passant que « le respect des traditions est dans son principe même un facteur de dissolution des structures », (ce thème est repris plus loin, voir les pp. 116-167). Voilà une constatation fondamentale qu'il eût été essentiel que Duvignaud développât. Plus loin, l'auteur note qu'« on peut estimer que le village de Chebika ignore l'économie du marché ou même simplement le salariat et les formes d'économie monétaire que nous connaissons, non parce qu'il n'en a aucune idée, mais parce qu'il ne peut arriver à atteindre le niveau à partir duquel d'autres lois jouent que celle de l'échange de services et celles de

l'emprunt à la petite semaine » (p. 136. C'est nous qui soulignons A relier à la p. 147). Une telle constatation est fondamentale car elle montre l'ampleur extraordinaire du problème du développement dans les régions rurales où habitent la majorité des habitants du Tiers Monde, à savoir celui du niveau de vie économique minimum qui permet aux lois économiques « modernes » de jouer. Duvignaud ne nous livre aucun indice sur ce problème.

Concernant le « le rôle culturel » qui est joué par chaque individu, Duvignaud a un passage qui rappelle étonnamment certaines constatations de Bourdieu dans sa *sociologie de l'Algérie*, (PUF, Paris, 1963, cf. le passage sur le Fonds Commun). Il écrit notamment, « On ne se détermine pas à agir parce qu'on est attiré et concerné ou ému par un autre homme ou une autre femme, mais parce que le rôle qu'on joue vous commande cette action. Et ce rôle nous est défini, contrôlé, par un scénario qui semble avoir été mis au point en dehors de toute existence particulière. Jamais plus qu'ici la vie n'est un théâtre, mais un théâtre, où les personnages sont définis par des prescriptions qui ne supportent aucune hésitation, aucune transcription. Sans doute parce que ces prescriptions ne sont jamais présentées clairement et qu'on n'aime pas les représenter pour elles-mêmes » (p. 168). Mais l'auteur s'arrête là. Il ne nous dit pas *pourquoi* il en est ainsi, et surtout il ne nous dit pas comment rompre ce cercle de la soumission au rôle social stéréotypé qui est — nous l'avons constaté dans le cours de nos propres études menées en Algérie — un des freins psychologiques principaux au développement. Et pourtant, l'auteur avait une amorce de réponse dans le personnage de Ridha l'épicier. Ce personnage nous rappelle — toutes proportions gardées — un autre épicier dans une des premières et plus vaste enquêtes entreprises sur les aspects sociologiques du développement, nous pensons à l'ouvrage maintenant classique de Daniel LERNER, *The Passing of traditional Society, Modernizing in the Middle-East*, (Glencoe, 1963, cf. le premier chapitre). Dans l'ouvrage de Lerner, l'épicier avait un rôle innovateur au niveau du comportement qui allait à l'encontre des comportements traditionnels de son village, un peu comme Ridha, l'épicier de Chebika. Mais si le rôle de ces individus innovateurs est si important, (notion qui est la clé de voûte de la théorie déjà citée de HAGEN), il serait intéressant de savoir par quel mécanisme certaines sont socialement « sélectionnées » à remplir ce rôle. Il est dommage que Duvignaud n'ait même pas posé le problème, qui tient pourtant une place si importante dans la littérature contemporaine sur le développement.

Un des passages les plus intéressants de l'ouvrage est celui où l'auteur souligne le changement produit par Chebika sur les enquêteurs eux-mêmes. A ce sujet, le sociologue français mentionne une difficulté propre non seulement à la Tunisie, mais à tous les pays en voie de développement, à savoir la quasi impossibilité à trouver des administrateurs prêts à s'enraciner dans les régions déshéritées au lieu de venir bourdonner comme autant de mouches dans la capitale, (p. 263). C'est là un problème crucial pour tout le Tiers Monde, et l'auteur évoque à ce sujet — très justement nous semble-t-il, (p. 266) la célèbre tradition russe des *Narodniki*, et qui se traduisit, à la fin du siècle

dernier, par un retour au peuple de nombre de bourgeois, dans une véritable œuvre de prosélytisme social. Duvignaud ajoute, « ce prosélytisme est inconnu de l'Islam » — mais ne serait-il pas plus juste de dire du Tiers Monde ? Le situer sur le plan culturel nous semble une erreur, car il s'agirait plutôt d'un problème de classe. En tout cas, l'auteur constate « qu'au cours de quatre ans d'enquête, nos jeunes sociologues de Tunisie ont perdu l'assurance optimiste que leur avait appris la classe dirigeante urbaine (et qui fait partie de la mentalité propre à cette caste politique) et perçu la différence entre la parole politique et la réalité sociale », (p. 263). Dans combien d'autres pays du Tiers Monde le même phénomène ne se produirait-il pas ! « C'est cette vision optimiste que l'enracinement dans le village de Chebika a altérée et corrodée : *la bonne conscience optimiste se heurte au poids du paupérisme lequel ne peut plus se cacher sous la dénomination de « traditions rétrogrades en voie de disparition », puisque l'on découvre que ce paupérisme résulte de l'écart entre les chances départies à l'homme officiellement et l'absence de toute chance accordé à plus d'un million d'hommes du Sud* » (p. 274).

Nous avons nous-mêmes, au cours d'une enquête qui nous a mené avec une équipe d'une dizaine d'enquêteurs à travers toute l'Algérie, dans les régions les plus reculées et les plus misérables où certaines familles mangeaient depuis des années des galettes faites de farine de glands écrasés, où la misère est tellement terrible que de jeunes couples même disaient ne plus vouloir d'enfants du tout, nous avons nous-mêmes remarqué un changement identique chez ceux de nos enquêteurs qui étaient les plus éveillés socialement.

La fin du livre, intitulée « La réouverture des portes de l'effort », est certainement la plus intéressante, surtout la fameuse « affaire de la carrière » où l'on voit un village apparemment endormi et pour lequel les administrateurs n'avaient que mépris, village replié sur lui-même, comme engourdi, se réveiller en sursaut. Ce passage illustre bien d'une part la méconnaissance par les autorités administratives des vœux de leurs « administrés » et aussi à quel point des hommes livrés pendant longtemps au sous-emploi peuvent être galvanisés à accomplir un effort productif — s'ils voient que cet effort portera des fruits visibles pour eux. L'incident montre bien l'importance d'une motivation adéquate des gens, et aussi qu'un effort de développement authentique ne peut être une perche tendue de loin par une administration anonyme, mais un effort élaboré en commun avec les intéressés eux-mêmes.

Ceci est sans doute l'aspect le plus intéressant du livre — qui souffre par ailleurs de longueurs considérables et n'est pas exempt par moments d'un certain verbiage sociologique, (la deuxième partie de la p. 330 en est un bon exemple). Un appendice constitué par un recensement du village famille par famille clôt cet ouvrage, qui nous a, nous devons l'avouer, quelque peu déçu.

Pierre PRADERVAND.